

Nécrologie

Autor(en): **P.B.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **43 (1910)**

Heft 5-6

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NÉCROLOGIE

Le mouvement de la pensée philosophique en Amérique a été généralement peu considéré parmi nous. Sans doute, grâce au livre de M. G. Lyon sur *l'Idéalisme en Angleterre au dix-huitième siècle*, on a appris à connaître quelque chose de ce mélange de déterminisme calviniste et d'idéalisme berkeleyen ou malebranchien que préconisèrent en leur temps Samuel Johnson († 1772) et Jonathan Edwards († 1758). Et dès le milieu du siècle dernier plusieurs des écrits d'Emerson († 1882) furent traduits par X. Eyma ; ils ont reparu depuis lors, accompagnés de diverses études, donnant au public français l'occasion de constater qu'il s'est produit, aux Etats-Unis, une tendance apparentée au panthéisme allemand, mais où s'affirmait d'autre part avec puissance l'individualisme anglo-saxon. Pour tout le reste nous avons été fort peu renseignés : il semblait que, submergés par l'énorme production philosophique du dernier demi siècle, nous en eussions assez de suivre ce qui paraissait en Europe sans nous occuper encore du Nouveau-Monde. Peu à peu cependant, grâce surtout aux revues, qui facilitent si heureusement les relations internationales, il est devenu apparent aux yeux de tous que les Etats-Unis avaient d'importantes contributions à fournir au trésor du savoir philosophique et particulièrement à la psychologie. En ce domaine le nom de James Sully, celui de G. Ladd et quelques autres encore sont parvenus à se faire remarquer ; mais nul n'a conquis la célébrité comme celui de **William James**, dont l'œuvre a été en grande partie traduite en français.

Né à New-York en 1842 et frère d'un des littérateurs les plus renommés du pays, il avait pour père un homme, intéressant lui-même, qui, après avoir fait ses études pour devenir pasteur presbytérien, s'intéressa aux idées de Swedenborg et continua de s'occuper de spéculations religieuses sans se rattacher à aucune Eglise déterminée. C'est à Boston que résidait la famille ; mais William James vint dans sa jeunesse à Genève, dont il fréquenta l'Académie durant deux semestres (1859-60). Il fit ensuite en Amérique ses études de médecine, entrecoupées par la part qu'il prit à l'expédition scientifique d'Agassiz au Brésil en 1865. Ce fut là, a-t-il dé-

claré, et sous la direction de ce maître, que pour toujours il apprit à observer la réalité concrète, au lieu de prétendre à la deviner. Tout en gagnant son grade de doct. méd. à l'Université de Harvard (Cambridge, Massachusetts), James s'y attachait comme assistant d'anatomie et de physiologie comparées. Il y devint plus tard professeur de psychologie et finalement de philosophie. C'est dans sa demeure d'été, à Chocorua (New-Hampshire), qu'il est mort, le 26 août dernier.

Ce qui attira l'attention des Français sur William James, ce fut son mémoire sur le sentiment de l'effort, mémoire dans lequel il combattait la théorie célèbre de Maine de Biran, et qui donna lieu à plus d'une riposte. Ce furent aussi les divers morceaux de lui que la *Critique philosophique* donna en traduction¹. Il y avait, en effet, entre James et le renouviérisme certaines affinités, — non pas quant à la méthode, il est vrai, ni pour tous les résultats², — mais à l'égard de certaines tendances générales, d'ordre humain.

Si dans les articles qu'il publiait en diverses revues de langue anglaise, notamment le *Mind* (et qui ont été recueillis en partie dans *The Will to believe and other Essays in popular philosophy*, 1897), James abordait maints sujets de philosophie générale, touchant soit à la théorie de la connaissance, soit à la spéculation religieuse, et annonçant ainsi ses livres des dernières années, ce fut pourtant à la psychologie proprement dite que longtemps il consacra son effort essentiel. Le fruit en est déposé dans *The Principles of psychology*, 1890, et dans le *Text-book of psychology*, 1908, récemment traduit en français³. Sans compter cette finesse d'observation, cette vivacité de langage, ce je ne sais quoi de direct qui fait le charme de tout ce que W. James a écrit, ces livres se signalaient par la puissance avec laquelle l'auteur battait en brèche la psychologie associationniste, lentement constituée de-

¹ Ce fut tout d'abord une lettre aux rédacteurs, intitulée : *Quelques considérations sur la méthode subjective* (N^o du 24 janvier 1878); puis une partie des études qui ont formé le volume : *The Will to believe and other Essays*. — La *Revue philosophique* en a aussi publié quelques-uns.

Il est intéressant de noter que dans l'hiver 1879-80 James consacrait son cours de philosophie contemporaine (3 heures par semaine) à la lecture des *Essais de critique générale* de Renouvier.

² C'est ainsi que James devait prendre une attitude opposée à celle de Renouvier dans la question du continu.

³ *Précis de psychologie* (1910). — Voir aussi son étude sur *La notion de conscience* dans les *Archives de psychologie*, juin 1905.

puis les jours de Locke et de Hume, et qui semblait alors célébrer de définitives victoires. James a eu le talent de montrer combien est artificielle et contraire à la vérité cette théorie qui prétend que l'esprit se construit par l'agglutination d'états de conscience originellement indépendants les uns des autres, comme les composés chimiques se forment par groupement d'atomes, comme une maison se bâtit par la superposition de moëllons et de briques. Ce que nous présente l'observation immédiate et sincère, c'est tout autre chose, à savoir un « courant de conscience, » toujours plus ou moins large, toujours complexe, roulant toujours en avant ses flots qui se succèdent sans discontinuer, en se pénétrant l'un l'autre.

On sait comment, appelé à faire en 1901-1902 les *Gifford Lectures* à Edimbourg, James étudia « les variétés de l'expérience religieuse¹. » Ayant déjà parlé ailleurs² de cet ouvrage, nous nous bornerons ici à rappeler que c'est une mine abondante de faits soigneusement recueillis et intelligemment commentés. Sans dire son dernier mot sur le fond des choses, James y affirmait la conviction que nos consciences personnelles ne sont pas hermétiquement closes. S'appuyant sur la théorie du *subliminal self*, développée par l'Anglais Fréd. Myers (1843-1901) à la suite de Hamilton, de Herbart et de Fechner, — pour ne pas remonter jusqu'à Leibniz, — James estime que notre vie psychique peut, dans ses profondeurs sousjacentes, s'ouvrir à la communion d'une vie plus large et plus forte, dont l'influx vient élever et tonifier nos énergies. Ainsi la religion, loin d'apparaître comme un phénomène pathologique ou tout au plus comme une illusion enfantine, trouve sa place normale dans la psychologie humaine, et c'est une place d'honneur (à voir notamment les belles pages que l'auteur a consacrées aux saints et à la sainteté).

Signalons encore comme une autre application de la psychologie, les *Talks to Teachers* (1899), traduits en français sous le titre de *Causeries pédagogiques* (1907).

Si James portait des coups redoutables à l'empirisme étroit et au matérialisme, il ne faisait pas une guerre moins vive à l'idéalisme spéculatif et à sa prétention de ramener tout à l'unité par la notion de l'absolu. La réfutation de Hegel et de ses disciples

¹ Le volume où ces conférences avaient été réunies a été traduit par M. Abauzit sous ce titre : *L'expérience religieuse* (1906).

² *Gazette de Lausanne*, N° du 16 juin 1906. — Voir aussi un article de M. le docteur Wilson dans la *Liberté chrétienne*, N° d'avril 1905.

d'Oxford ou d'Amérique (par exemple M. Royce) forme une des parties essentielles des conférences réunies sous ce titre *A Pluralistic Universe* (1909) et traduites, je ne sais pourquoi, sous celui de *Philosophie de l'expérience*. La métaphysique de l'absolu n'est, du reste, aux yeux de James que le résultat extrême auquel aboutit l'intellectualisme, dont l'erreur fondamentale est de substituer au fait vivant, mobile, à la réalité continue, les concepts (fermés et discontinus) que, pour les facilités de la « science », notre esprit y découpe artificiellement. James déclare avec modestie qu'il doit son affranchissement décisif de l'intellectualisme à la lecture des ouvrages de M. Bergson, avec lequel il est à noter qu'il avait dès longtemps certains points communs (comparez la théorie du « courant de conscience » avec la mise en relief des *Données immédiates de la conscience*). La conclusion du livre est que le pluralisme est au fond des choses ; qu'il ne faut donc point s'imaginer l'univers comme présentant l'ensemble des manifestations, nécessaires, d'un seul et même être absolu ; mais nous dire que nous sommes réellement une foule de personnes, qui pouvons avoir notre centre de ralliement dans une personne (ou dans plusieurs?) supérieure à nous : Dieu ; et, enfin, croire qu'en collaborant à son œuvre nous avons puissance effective pour améliorer le monde.

Cette puissance réelle du vouloir humain, James avait dès ses premiers essais philosophiques indiqué comment elle a son rôle à jouer dans la découverte de la vérité¹. Il est revenu sur ce sujet dans son livre *Pragmatism* (1907) et dans son dernier écrit : *The meaning of Truth ; a Sequel to Pragmatism*, (1909), où il s'approprie ce mot forgé par Ch. Peirce, et que, selon la judicieuse remarque de M. Ed. Claparède (*Archives de psychologie*, sept. 1910. X, p. 105) on ferait peut-être bien de rendre en français par « praticisme ». On sait qu'il s'agit de la théorie selon laquelle le critère des jugements vrais est leur adaptation pratique à notre vie réelle. Lorsqu'il s'agit, non pas d'hypothèses de l'ordre physique, mais de croyances morales ou religieuses, ce critère ne peut être autre chose que l'excellence des effets développés en nous et autour de nous par les croyances auxquels nous nous attachons¹.

¹ Voir notamment *La volonté de croire*, traduction française, 1908.

² Sur ce sujet, voir dans notre *Revue*, 1910 (N° 3, p. 173 et suiv.), l'étude de M. le professeur Pierre Bovet : *La définition pragmatique de la vérité*.